



Commentaire sur le film Mitigaq

Par Bernard Saladin d'Anglure

Les Inuit des îles Belcher, de Sanikiluaq, sont parmi les meilleurs sculpteurs d'oiseaux. Et beaucoup de leurs sculptures représentent des oiseaux et une faune d'oiseaux extrêmement importante.

Alors nous avons ici un chasseur qui fait un affut près d'un petit lac pour guetter les oiseaux sauvages. Évidemment, ce qu'il recherche, ce sont des canards eider et puis éventuellement des huards pour faire des trousse de couture.

Là, on voit canard, ou éventuellement ça peut être des oies aussi, qu'on chasse avec un dard qu'on appelle *nuiq* (*nuit*, c'est le pluriel de *nuiq*, qui est le dard, la petite pointe barbelée, et comme il y en a plusieurs, ça devient *nuit*), avec un propulseur, qu'on envoie en l'air avec une très grande force, et avec ces barbelures qui sont nombreuses on a une chance d'agripper l'oiseau et de le faire tomber dans l'eau ou de le blesser.

Ici, on a Aani Amittuq. L'homme, Samueli Iqaluk, lui donne un canard eider mâle et puis quelques petits guillemots, des oiseaux plus petits, qu'ils consommaient et dont ils pouvaient utiliser les peaux pour les vêtements des adolescents ou des enfants. Les adultes hommes avaient surtout des vêtements en peau de canard mâle noir et blanc sur le ventre, et les femmes, de canard eider femelles dans les tons brun, beige, etc., moins lourde comme peau, moins résistante aussi, mais les femmes partaient moins chasser.

Ici, Aani Amittuq, qui plus tard va devenir mairesse de Sanikiluaq, qui a laissé un très bon souvenir là-bas (pendant près de cinq ans, elle a été mairesse). Elle est en train de se préparer pour enlever la peau du canard eider. On dépouillait l'oiseau. On n'arrachait pas les plumes. On enlevait la peau comme on fait dans d'autres pays pour enlever une peau de lapin, sauf que là, on va commencer par la tête. Et donc, on découpe le long du bec pour récupérer le maximum de peau. C'est une peau précieuse, parce qu'il y a les plumes, et sous les plumes, un fin duvet très chaud qui était utilisé par les Inuit comme isolant. Et pas seulement chez les Inuit : le mot édredon vient de là; *eider down*, le duvet d'eider.

On voit ici le découpage de cet eider mâle. Donc, sur le dos, on fait une incision et on enlève la peau. L'idée est d'en faire un rectangle homogène quand il aura été séché. Et on va retourner la peau à un moment donné. Là, il faut enlever l'endroit des pattes pour en récupérer la peau aussi, et à partir de là, après les pattes, on enlève la peau comme on enlève une peau de lapin. Donc la femme utilise ses mâchoires comme une troisième main,





pour pouvoir tirer plus facilement, et puis, avec son *ulu*, donc couteau féminin, elle finit de couper les petits tendons qui peuvent rester, qui retiennent la peau. Elle sort de cette façon plus simple la peau des pattes arrière, en coupant le bout de la patte avec les palmes.

Et voici le canard, d'une part qu'on va pouvoir manger, faire bouillir, manger cru, le filet du poitrail, et la peau qu'elle fait sécher. On la fait sécher d'abord avec les plumes parce que la peau a été bouillie, souvent récupérée dans l'eau, et une fois que les plumes sont séchées, on la retourne pour faire sécher le dessous, avant de pouvoir la travailler.

Là, deuxième opération, la peau est séchée et il faut la mâcher, la mastiquer, avec les dents. Donc les personnes âgées, les femmes âgées, souvent ne pouvaient pas. Elles pouvaient coudre, elles pouvaient travailler, mais pas faire ce mâchage, car elles n'avaient plus assez de dents devant ou elles avaient perdu leurs dents. Les dents souvent étaient usées, traditionnellement jusqu'à la gencive, parce que même les bottes, il fallait les assouplir, et c'étaient les femmes qui faisaient ça. Il fallait assouplir les bottes avec les dents, et, quand elles avaient été mouillées et séchées, elles devenaient très dures. Ce n'était pas du cuir tanné, et c'est pour ça qu'elles étaient aussi imperméables, mais il fallait qu'elles soient souples.

Donc là, on suce la graisse, le peu de sang ou de chair qui reste attaché, et on l'avale. C'est très bon, c'est nourrissant, mais pour ça il faut de bonnes dents. Voici la tente de peau conique qui était utilisée l'été, une petite tente où l'on pouvait travailler, être abrité. Donc, la femme coupe pour pouvoir enlever les bordures et récupérer le maximum de surface plane, et il ne faut pas qu'il y ait trop d'aspérité sur le côté. La partie la plus dure, la partie dorsale, va servir essentiellement pour la confection. Donc il y a pas mal de petites chutes, mais qui peuvent aussi être récupérées.

Ici, il s'agit d'un goéland dont on va extraire la gorge, ce canal qui va servir à faire du fil à coudre. C'est un long cylindre qui arrive dans le bec, et on va le gratter sur l'envers de ce récipient à mettre la viande, qui est en bois de flottage avec un bord arrondi qui a été assoupli en le faisant chauffer. Là, elle le gratte avec un grattoir en métal, mais on utilisait autrefois des grattoirs en pierre polie. Elle en enlève les petits restes de muscles, de tendons, de gras, elle le lave dans le ruisseau et elle va l'enfiler sur une tige de bois qui sert souvent à assouplir les peaux, les semelles de bottes. Donc on l'enfile dans la tige pour l'assouplir avant de le mâcher. Elle l'enfile, et ça forme une sorte de petit cylindre aplati pour le faire sécher et après quelques jours, quand il est bien sec, elle fait une incision, elle décolle du bois cette membrane pour en faire un long rectangle de peau séchée qu'elle va découper en très fines petites bandes qui pourront être soit tressées, soit un peu tournées pour faire le fil à coudre. Ce fil était un substitut aux tendons de caribou, les plus prisés pour les vêtements, les tendons qui vont le long du filet, le long de la colonne vertébrale du

2





caribou, ou d'autres tendons venant de pattes de mammifères marins ou de bélugas, le long du filet du béluga.

Donc elle humecte le fil de salive. Elle a pris le fil dans sa trousse de couture faite avec une peau de huard, de grand huard, le *tuulliq*. Elle le tend, et on pouvait aussi le graisser pour faciliter la couture, surtout quand on voulait des coutures imperméables. On voit le petit rectangle, elle en a découpé déjà une partie des contours, et puis elle peut encore le rendre homogène, surtout au niveau des longueurs à coudre. Pour coudre, il vaut mieux que ce ne soit pas trop irrégulier et que les peaux puissent s'emboîter les unes dans les autres. C'est un travail méticuleux d'assemblage; on comptait facilement une quarantaine de peaux pour un vêtement d'homme, de femme aussi, puisque le pan arrière était en peau d'eider, mais le devant était en peau de chien.

Donc on imagine le nombre de canards qu'il fallait pour équiper une famille; c'était l'objet de longues chasses. Le mâle a plus de graisses, et la peau est plus épaisse, donc elle est plus lourde, mais plus résistante. Le chasseur qui part chasser au loin a besoin de vêtements plus résistants; pour les femmes, qui portaient néanmoins les bébés, on s'arrangeait pour renforcer, comme pour les hommes, les bords par des bordures en peau de phoque, et pour les femmes sur les pans on cousait, comme on le voit ici, des dents de phoques pour alourdir un peu les bordures, pour que les pans ne se relèvent pas quand il y a du vent, etc. Et donc ça créait un petit poids. Sur la côte, on est vite passé à des sortes de pendentifs, l'équivalent de ces dents, mais en étain qu'ils faisaient couler dans un petit moule en stéatite à partir de cuillers d'étain, qui étaient les premiers couverts que les traiteurs avaient apportés avec eux et éventuellement vendaient.

Alors on voit le manteau, la ceinture qui va faire en sorte que le bébé tienne bien dans la poche arrière, avec les deux jambes écartées qui reviennent un peu sur le côté, et puis une grande capuche commune au bébé et à la mère; elle va nous montrer comment elle l'enfile. C'est un bébé qui n'est plus un nouveau-né, elle l'enfile bien au chaud, on pouvait mettre l'enfant nu même dans cette poche, on lui faisait une sorte de petite couche. Voici le manteau d'hiver de l'homme avec plumes extérieures, qu'il revêtait par dessus un autre manteau dont les plumes étaient à l'intérieur. Donc avec cette double protection, il pouvait aller chasser, guetter le phoque.

Voici une botte, la tige est en peau de canard et le pied, en peau d'ours ou de chien. Ça, c'est un bas qu'on enfle dans la botte extérieure, qui pouvait, dans les saisons où la neige fond, avoir des semelles, la semelle empeigne, qui remonte comme un mocassin en peau de mammifère marin et cousue de façon imperméable.





Voici, on a vu le tapis de sol en élyme des sables, il n'y avait pas là-bas de saule nain comme on en utilise sur la côte pour faire ces espèces de nattes qu'on met contre la neige dans l'igloo avant d'y mettre des peaux de caribou ou des peaux faites d'assemblages de peaux d'oiseau.

Là, Aisa Amittuq est en train de faire du feu, il a utilisé un silex et puis un morceau de lime en métal pour faire une étincelle dans cette étoupe. On utilisait au départ, après la venue des blancs, des morceaux de canevas, de tentes de canevas qu'on faisait consumer à l'étouffée pour que ça ne se consume pas, mais que ça devienne un peu comme on fait du charbon de bois. Et c'est ça qui était utilisé pour démarrer le feu. On faisait tomber une étincelle et avec ça on pouvait faire un feu, faire chauffer une petite marmite, c'étaient des marmites en stéatite. Et là, elle va faire une infusion, une sorte de thé inuit. Les plantes sont nombreuses au Nunavik, comme là-bas aussi, pour pouvoir faire des tisanes et, quand ils manquaient de thé, ils se sont vite habitués au thé, on faisait ce fameux *tiirluk*, c'est-à-dire en remplacement du thé.

